

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

S'entourer

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 51, Number 3 (285), September 2009

Mythes 1959-2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34741ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2009). S'entourer. *Liberté*, 51(3), 93–100.

S'ENTOURER

Lecteur de revues — puisqu'il lit ces lignes —, celui qui se double d'un être raisonnable saura-t-il me comprendre ? J'aime les revues, littéraires ou d'idées. J'aime, le samedi matin, ramener à la maison, dans mon panier, avec le pain, les poireaux et le journal, une ou deux revues grappillées à la librairie ou dans les maisons de la presse. Ces publications s'ajoutant à celles auxquelles je suis abonnée, me voilà régulièrement installée avec une théière ou un verre de vin, selon le moment de la journée, et partie pour une randonnée qui me conduira je ne sais où — aux sources du roman noir (*Lapham's Quarterly*, « Crimes & Punishments », printemps 2009), à l'idéologie présente dans l'éloge de l'inventivité langagière (*Le débat*, mars-avril 2007), sur les traces de l'art éphémère à Melbourne (*Etchings*, automne-hiver 2006), à la suite des lignes de force du récit (*Granta* 99, automne 2007), et dans bien d'autres lieux.

Se promener dans les revues est-il bien raisonnable quand tant de livres font signe ? Ne parlons pas des mauvais, ne parlons même pas d'argent, ou plutôt si. Comme je ne suis guère plus raisonnable lorsqu'il s'agit d'acheter des livres, et si l'on ajoute aux dépenses de lecture celles liées au vin, aux voyages et aux fleurs, tous objets de première nécessité, nul ne s'étonnera de l'occasion qu'il m'est souvent donné de méditer sur la nature périssable des choses en obser-

vant le papier peint qui se décolle mélancoliquement dans la salle à dîner, signe parmi d'autres d'incurie domestique.

À la fin des années 1980, nul papier peint ne se décollait sous mes yeux dans nulle salle à dîner, tout simplement parce qu'il aurait été excessif d'appeler de ce nom la grande pièce à vivre, peinte d'un blanc criard, que je louais dans un entresol, à l'ombre rugissante de la chaufferie de l'immeuble. Là, dans cette pièce jouxtant une cuisinette et l'unique chambre réservée à mon fils, je dormais, travaillais, mangeais, recevais. Retiens tes larmes, lecteur. Elles sont inutiles, car j'étais heureuse, aussi heureuse que les cafards qui couraient sur le mur chaque fois que j'entrais chez moi sans prévenir.

J'étudiais à l'université. Contrairement à ce qui est attendu du journaliste dans les salles de rédaction où j'avais traîné jusque-là, je pouvais lire tout mon saoul — c'était même indispensable. Il allait de soi que je serais un jour écrivaine, sur ce point ma résolution était aussi inébranlable qu'à l'époque de mes premiers reportages à la radio, mais au moins, maintenant, je savais ce que je devais à Rastignac et je n'écrivais plus le mot « imbécillité » avec un seul *l*. J'écrivais, j'écrivais comme un pommier donne des pommes, j'écrivais des poèmes, j'écrivais des nouvelles, je reniais mes avortons romanesques, j'en écrivais d'autres et, même les cafards, je les ferais entrer un jour dans un livre — vengeance d'écrivain.

Il n'empêche que j'étais seule, aussi seule qu'on puisse l'être entouré de livres. Je ne connaissais personne dans le milieu littéraire et je ne voyais pas pourquoi la situation aurait dû changer, tant ma boulimie de lecture me comblait.

Et pourtant elle changea.

Maintenant, représente-toi, lecteur, la timidité, le sentiment d'imposture, le cœur qui bat à grands coups dans la poitrine de celle qui, quelques années plus tard, en 1991, assiste à sa première réunion du comité de rédaction de *Liberté*. Que s'est-il passé dans l'intervalle ? Quelle tornade avait emporté l'étudiante et l'avait déposée sur ces rivages inconnus ?

Examinons d'abord les lieux, le décor et les acteurs. Il y avait le directeur de la revue, François Hébert, qui, dans un cliquetis joyeux, posait sur la table quatre cartons de bière, un litre de coca-cola, trois sacs de chips grand format. Cette table occupait presque toute la pièce, et autour ils étaient assis, ou debout, mais enfin ils étaient vivants, ces intellectuels et ces écrivains dont j'avais appris les noms au cours

des dernières années et qui ne pourraient que regretter bientôt, de toute évidence, de m'avoir admise parmi eux.

Indélébile dans mon souvenir, il y a donc cette scène inaugurale, et ce qui l'avait précédée : une petite phrase du poète Robert Melançon, un jour que j'étais dans son bureau, à l'université : « Vous devriez envoyer des poèmes à *Liberté*. » Mon professeur n'avait pourtant rien lu qui l'autorisât à se montrer aussi confiant, et pour cause : je n'avais encore rien publié. Quant à lui faire lire mes brouillons, j'en aurais été bien incapable. Il était mille fois plus intéressant de découvrir avec lui Ronsard, Ponge ou Baudelaire. Tout de même, j'avais tenté le coup. Et voilà comment, de poèmes en poèmes, de nouvelles en notes de lecture, je me trouvais dans cette pièce, que la revue louait alors au sous-sol de l'agence d'abonnements Periodica, à Outremont. Parmi les membres du comité de rédaction présents autour de la table, ce soir-là, outre François Hébert, il y avait le poète et critique Jean-Pierre Issenhuth, mon premier lecteur à la revue, je le savais par sa lettre ayant répondu à mon envoi de poèmes. Et il me semblait que, encouragé en cela par d'autres visages amicaux, ceux de René Lapierre, d'Yvon Rivard, de François Bilodeau ou de Suzanne Robert, celui-ci s'employait à donner un sens très concret à l'expression « rire dans sa barbe » — qu'il avait longue et fournie. Dans le monde littéraire tel qu'il m'apparaissait alors, les étudiants, même diplômés, n'étaient pas invités à faire partie des comités de rédaction de revue littéraire aux côtés d'écrivains confirmés. C'était inconcevable. Mais alors quel bon tour nous avons joué au destin !

Si j'ai oublié les sujets qui furent discutés ce soir-là, je n'ai pas oublié la camaraderie virile, le sentiment d'être entrée de plain-pied dans le cercle. Quoi ! Dans le milieu intellectuel et dans la vie des revues, tout ne serait-il que bienveillance, luxe, calme et volupté ? Bécassine, qui avait lu deux ou trois billets virulents ça et là, par exemple dans feu *Le Beffroi* et dans *Liberté* même, soupçonnait qu'il n'en était rien, et l'avenir, de même que les responsabilités qui me seraient un jour confiées à la revue, se chargeraient de me le rappeler. Si le goût de la joute intellectuelle et l'éloquence pour s'y adonner font trop souvent défaut au Québec, il manque aussi à cette société plusieurs lieux où croiser le fer avec son époque. Je savais que, dès sa création, en 1959, autour du poète Jean-Guy Pilon, *Liberté* avait été l'un de ceux-là. Plus de trois décennies s'étaient écoulées. *Liberté*, comprendrais-je plus tard, tenait autant du ring que de l'abbaye de

Thélème, ce qui expliquait sans doute sa longévité. Pour l'instant, toute débutante que j'étais, je respirais là un tel air d'intelligence et d'indépendance d'esprit que je me suis affirmée peu à peu. Dans les années qui ont suivi, j'ai absorbé goulûment l'ironie, les effluves de houblon, la fumée de cigarettes, des idées et des références autres que celles qui traînaient dans l'air du temps, celui des salles de rédaction comme celui des salles de cours. À *Liberté*, je découvrais en effet tout le prix d'une certaine conception de la littérature qui, pour respirer, devait pouvoir s'élaborer hors de l'université, même si, petite société oblige, le paradoxe veut que plusieurs des écrivains de *Liberté* au cours de son histoire aient été précisément cela, des universitaires — mais impertinents, décalés, d'abord écrivains, ce qui fait toute la différence.

Il n'y avait pas que l'université avec quoi *Liberté* veillait à garder ses distances. Le milieu littéraire, celui qui, sous toutes les latitudes, se répand dans les prix, les honneurs et la gloriole; la critique journalistique, celle complaisante et friande de poncifs comme « la grande dame de la littérature » ou « l'indicible en poésie »; l'appareil éditorial, où s'agitent des éditeurs en quête de bons coups, des auteurs bombant le torse : en somme, tout ce qui grouille dans le paysage littéraire, et gangrène cette société jeune et souvent enivrée d'elle-même qu'est le Québec dit moderne, faisait l'objet de piques, dont les plus drolatiques prirent la forme de numéros pastiches (n° 145, « Nos écrivains par nous-mêmes », février 1983; et n° 200, « Des inédits de... », avril 1992).

Je n'étais pas au comité de rédaction de *Liberté* quand le premier fut conçu. Mais, des années plus tard, le comité de rédaction faisait encore son miel de l'anecdote à laquelle il avait donné lieu. Le numéro 145 avait été si habilement rédigé que deux braves universitaires, l'une canadienne-anglaise et l'autre américaine, sans se concerter, n'y avaient vu que du feu et s'étaient entichées d'un court récit de Gabrielle Roy qu'elles avaient cru alors avoir découvert dans les pages de la revue. Dans *Chroniques d'un temps loufoque* (Boréal, 2005), François Ricard, directeur de la revue au moment des faits, reprend son commentaire de cet épisode révélateur de la candeur universitaire lorsqu'elle se transforme en bêtise. En revanche, j'étais au comité quand parut le numéro 200, et je peux témoigner qu'il fut écrit dans la franche rigolade, chacun s'attribuant de futurs trophées à ramener, déformés mais reconnaissables, à la réunion suivante.

Épingler les gloires de l'heure, les réputations minuscules et tout aussi bien les valeurs sûres tient de l'hygiène et de l'humour potache. Il s'agit avant tout d'un exercice de style que seuls des écrivains rompus au maniement de la langue peuvent faire sans se casser la gueule, c'est-à-dire en forçant la dose ou en ne faisant rire personne. Les écrivains de *Liberté*, du moins ceux que j'ai connus, s'ils défendaient une idée exigeante de la littérature, ne se prenaient pas eux-mêmes au sérieux. Pourtant, vue de l'extérieur — et même de l'intérieur, comme on le lira dans un instant —, la revue imposait le respect, ayant su rassembler un catalogue impressionnant d'écrivains dont certains se confondaient avec l'histoire littéraire du Québec. *Liberté* n'avait-elle pas été la revue d'Hubert Aquin, d'André Belleau, de Jean-Guy Pilon, de Fernand Ouellette, de Jacques Godbout ou de François Ricard, pour ne nommer que quelques-uns de ceux qui n'étaient plus au comité de rédaction quand j'y suis entrée? Ceux-là y avaient laissé leur empreinte, signé des textes, rigolé autour de la table ou s'y étaient engueulés. En 1961, Hubert Aquin, alors fraîchement élu directeur, avait vu grand pour *Liberté*, avec lui devenant mensuelle, forte d'un tirage augmenté à 2000 exemplaires, histoire de rayonner dans toute la francophonie. Mauvais calcul. Peu de temps après, la revue avait cessé de paraître pendant quelques mois, les caisses vides. Mais ce directeur chimérique, qui devait démissionner avec panache en 1971, au motif officiel que la revue avait passé sous silence la crise d'Octobre, était un écrivain d'envergure. N'avait-il pas signé dans *Liberté*, en 1962, une analyse de « La fatigue culturelle du Canada français », qui fait autorité encore aujourd'hui?

Pour sa part, Jean-Guy Pilon avait associé la revue à la Rencontre québécoise internationale des écrivains, qui attirait à Montréal quelques jeunes écrivains souvent inconnus mais qui ne le resteraient pas, comme Julio Cortázar ou Milan Kundera, pour y causer boutique, à huis clos, avec leurs pairs québécois. En 1957, quand eut lieu pour la première fois la Rencontre québécoise des écrivains, ancêtre de l'actuelle Rencontre, qui pouvait se douter que naissait une institution? Conçue dans la parité et l'ouverture, la Rencontre n'avait et n'a toujours rien d'étriqué, sous la responsabilité actuelle de l'Académie des lettres du Québec. Mais c'est sur le terreau de *Liberté* qu'elle a germé et poussé, en semant plusieurs numéros dans son sillage.

On pourrait multiplier les exemples qui témoignent de l'importance de *Liberté* dans l'histoire littéraire et dans celle des idées au Québec. Les comités de rédaction qui se sont succédé à la revue ne

pouvaient ignorer cet héritage tout à la fois prestigieux et intimidant. Le Québec est si peu habitué à tutoyer l'histoire qu'un peu plus d'un demi-siècle d'existence suffit en effet, s'agissant d'une revue comme *Liberté*, à faire naître quelques encombrants fantômes. Quand j'étais au comité de rédaction de la revue, ils flottaient, certains soirs, au-dessus des bières à moitié vides et des sacs de chips éventrés. Ils prenaient possession de certains d'entre nous qui s'entendaient dire, d'une voix sentencieuse, que la revue n'était plus ce qu'elle avait été. Moins politique, plus littéraire, sans véritable ligne éditoriale. Trop souvent, la présence présumée de ces fantômes nous faisait nous engluier dans des oppositions vaines entre prose d'idées et prose de fiction. *Liberté*, disaient certains, oubliant sa naissance autour de quelques poètes de l'Hexagone, devait surtout sa réputation aux essais qu'avaient publiés dans ses pages les Belleau, Aquin, Godbout et consorts, à ses combats des débuts pour la laïcité, à sa critique sociale mordante. Où étaient maintenant les écrivains de cette trempe ? Des nouvelles, des bouts de romans, des récits et de la poésie, c'était bien ce qui était soumis par charretées au comité de lecture, et que celui-ci en refuse la quasi-totalité n'empêchait pas la revue de ne pas offrir assez souvent à ses lecteurs, avec autorité, matière à réflexion, susceptible de s'ajouter aux riches et régulières contributions de Pierre Vadeboncoeur, de Gilles Marcotte et de Réjean Beaudoin. Intellectuel ou écrivain ? Autour de la table, nous confondions les deux, nous voulions les deux.

Comme une scie, ce faux débat s'invita à plusieurs reprises pendant mes années à *Liberté*. Il revenait au moment de coopter un nouveau membre, d'élire le directeur ou le rédacteur en chef, de décider de publier tel ou tel essai incisif. J'en ai souvent été agacée. Cet ergotage nous éloignait de la nécessité commune : six numéros par an à lancer, à mener à terme, des thèmes à formuler, des contributions à solliciter, de nouveaux collaborateurs à recruter, les arrivages réguliers à lire et à commenter, les susceptibilités à gérer, à l'extérieur comme à l'intérieur parfois, pour ne rien dire de la paperasse qui échoit au directeur sous les espèces des demandes de subvention (trois instances chaque année), de la comptabilité mensuelle, des paiements du loyer, des factures de l'imprimeur, des cachets aux collaborateurs, de la bière...

La vie d'une revue est bien terre à terre. Il faut beaucoup de fantaisie, de conversations privilégiées, de lectures et d'amitié pour se maintenir à bonne distance du sol où faire circuler l'esprit sans lequel

une revue ne saurait durer. Ce tour de force me semblait s'être répété chaque fois que paraissait un nouveau numéro. Bien sûr, le petit dernier était imparfait, décevant, moyen, stimulant, riche ou tout ce que les beaux esprits que nous étions ne se priveraient pas de dire bientôt autour de la table. Mais il frémissait aussi de quelque étincelle d'inconnu arrachée à l'air du temps — ni journalistique, ni universitaire, ni magazine, ni politique, tâtonnant, triant le fatras, cherchant les siens, écrivant l'histoire sans en connaître la trame.

C'est ce qui rend si précieux, pour un jeune écrivain, le privilège de participer à la vie d'une revue. Et si, répondant à l'aimable invitation qui m'est faite ici, j'ai d'abord voulu me souvenir de mes débuts à *Liberté*, c'est bien pour payer une dette. Dans une revue, un jeune écrivain apprend à être lui-même, à coïncider, dans ses meilleurs jours, avec une idée de la littérature qu'il n'avait pas su jusqu'alors formuler avec précision, mais qui prend forme, à son insu, dans les répliques sortant de sa bouche dans le feu de la discussion et dans les phrases qu'il écrit, dictées par la circonstance de sommaires à composer. Mis en présence des *ego* du passé et du présent, il apprend à faire usage de la première personne, à choisir ses ennemis, à peser les mots, en clair à se donner rendez-vous avec lui-même dans les livres qu'il écrira, qu'il a commencé à écrire, peut-être un peu mieux qu'avant, même si ce n'est toujours pas cela qu'il a entrevu et veut rejoindre. Quant à l'écrivain confirmé, il y trouve également son compte. L'échéance, la commande, la contrainte, la contestation, l'affrontement, en un mot sa chère solitude bafouée, n'est-ce pas ce qu'il peut espérer de mieux s'il ne veut pas en être réduit un jour à s'imiter ?

Me voilà donc en train de boucler la boucle et de conclure ce propos comme je l'ai commencé, en faisant l'éloge des revues et des rapports nécessaires que j'entretiens, comme écrivaine, avec ces lieux de lecture et d'écriture. Du reste, écrire cet article m'a coûté. C'est que, ce faisant, je voyais reculer à toute vitesse mes années *Liberté*, j'étais bien obligée de mesurer le chemin parcouru, quand celui qui s'ouvre devant est celui qui m'intéresse — en somme, j'étais bien obligée de vieillir.

Souvent, le jeune écrivain se sent seul et a besoin d'être encouragé. L'encadrement, la stimulation qu'offrent à l'aspirant écrivain l'atelier d'écriture ou le programme de création littéraire à l'université, le comité de rédaction d'une revue l'offre au jeune écrivain mais en cent fois mieux. Dans une récente livraison du *New Yorker* (8-15 juin 2009, « Can You Teach Creative Writing? »), Louis Menand, rendant

compte d'un ouvrage consacré au sujet¹, ne fait pas que rappeler l'ancienneté d'une pratique qui, dans l'État d'Iowa, remonte à 1897. Il prend parti dans une ouverture en forme d'attaque : « Les programmes de création littéraire », résume-t-il et je traduis, « reposent sur la théorie voulant que des étudiants qui n'ont jamais publié un poème peuvent montrer à d'autres étudiants qui n'ont jamais publié un poème comment écrire un poème publiable. »

À *Liberté*, j'ai su très vite qu'un écrivain est toujours seul. Simplement, certains soirs, il peut choisir de s'entourer.

1. Il s'agit de l'ouvrage de Mark McGurl, *The Program Era*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2009, 480 p.